

1

Je naquis un matin, c'était le 27 mars et le nouveau Bélier se montra exigeant dès sa venue au monde. Midi allait sonner lorsque mon premier cri sortit de mes poumons après la bonne claque que le docteur donna sur mon petit fessier. Ce n'était pas de joie que je criais ainsi mais le son de ma voix amena les bravos de tous les assistants. À moitié étourdi par la vive lumière, les yeux à peine ouverts je distinguais des formes qui se penchaient sur moi. Le premier souvenir est celui d'un visage au sourire charmant qui murmurait ces mots « mon Dieu comme il est beau » et d'un bras protecteur au creux duquel ma tête reposait sans bouger. On s'approchait de moi, essayant de trouver quelconque ressemblance avec mes deux parents. On me disait sans fin « guili guili guili » pour que ma bouche esquisse un sourire béat qui parfois se changeait en affreuse grimace. Et tous se retiraient se posant des questions : « Où peut-il avoir mal ?

Est-ce au ventre, aux oreilles ? » Mais aucun ne pensait qu'il m'avait agacé par leurs mimiques de bouffon. Je valais mieux que ça !

Inutile d'ajouter que je fus bien accueilli par mes parents, heureux d'avoir, après ma sœur, un garçon superbe. Mon grand-père paternel voyait en moi le petit-fils qui transmettrait son nom et pourrait bricoler avec lui.

Ma mère se rendit compte très vite que j'étais un bébé gracieux sauf quand j'avais faim et que je hurlais pour avoir mon biberon. Elle sut me dresser et ne se leva plus à des heures indues pour assouvir mes envies. Et c'était mieux ainsi parce que j'ai pu passer des nuits entières à dormir du soir jusqu'au petit matin. Un jour je pus m'asseoir et un autre j'appris à me déplacer.

On m'a raconté qu'à l'âge de sept mois, j'allais à quatre pattes et à grande vitesse sur le tapis, si bien que, trouvant commode ce moyen de locomotion, je n'eus le courage de me tenir debout qu'à dix-sept mois, au grand désespoir de ma mère qui voyait déjà marcher depuis longtemps les enfants de mon âge. Lorsque j'ai fait l'effort de me tenir debout ma vision des choses changea du tout au tout. Après avoir vu le monde de bas en haut j'allais le voir de haut en bas. Cependant je prenais des risques en adoptant la station verticale. Une de mes premières chutes fut celle dont je porte toujours la marque sur le nez. Par un beau mercredi d'août, alors que je commençais à peine à marcher, je montai sur un

tronc posé pour délimiter le bac à sable. Ma mère, prévoyant la suite, cria. Je me retournai pour voir ce qui se passait, mais le mouvement de ma tête me fit perdre l'équilibre et je tombai sur des moellons où je m'ouvris le nez, sans gravité. Un bout de sparadrap répara les dégâts en me faisant loucher. Cette chute fut suivie d'une autre mémorable alors que j'étrennais mon tricycle. Une fausse manœuvre porta ma tête sur un caillou pointu qui m'ouvrit l'arcade sourcilière. Cette fois, il fallut me conduire chez le docteur pour deux points de suture. Je garde encore ces cicatrices, souvenirs de mes exploits de cascadeur-né, qui firent souvent trembler mes parents.

L'altitude ne m'effrayait pas et dès trois ans je savais grimper sur une chaise pour atteindre les placards et me délecter de paquets de biscuits, de tablettes de chocolat et autres friandises qui occasionnaient des douleurs d'estomac dues à un excès de sucre. Naturellement mon entourage ne se doutait pas de la cause de ces maux, sauf le jour où maman me trouva, en entrant à l'improviste, le visage barbouillé de chocolat tandis que je cachais derrière mon dos le reste d'un paquet de petits-beurre. Je me fis réprimander pour ce larcin et je me promis d'être plus circonspect à l'avenir en bloquant la porte d'entrée avec un fauteuil. Une autre fois, je découvris un paquet de cigarettes que mon père avait négligemment laissé sur son bureau. Aussitôt je m'en emparai et réussis à allumer celle que

je portai à mon bec. Après deux ou trois bouffées, la tête me tourna. Je me précipitai dans les toilettes pour vomir et jeter le mégot qui risquait de me trahir. Lorsque mon père rentra il dit :

– Tiens, quelqu'un est-il venu ici en mon absence ?

– Non, répondis-je, personne n'est entré.

– Alors pourquoi je sens une odeur de cigarette, dit-il brutalement, c'est toi qui as fumé ?

Il me prit par le bras et devant mon air désespéré se mit à rire :

– Ah ! Je suis sûr que tu ne recommenceras pas une autre fois. Moi aussi j'ai fumé en cachette quand j'avais ton âge.

Cette confidence me fit voir mon père autrement et j'essayai d'imaginer l'enfant qu'il avait pu être avant d'être un adulte.

Je restai souvent seul à la maison tandis que ma sœur était à l'école et mes parents au travail. Ils n'avaient pas les moyens d'employer une nounou et les garderies d'enfants étaient rares dans ce quartier. Ils comptaient sur mon bon sens mais à trois ans on n'est pas très sensé. Quelquefois maman me confiait à une voisine qui avait des enfants du même âge. Elle nous préparait un bon goûter et nous laissait jouer dans la chambre d'enfant. Je n'aimais guère ces rencontres car je perdais ma liberté et mon indépendance, me sentant sans cesse surveillé. Pourtant maman s'en allait plus tranquille

en me sachant chez la voisine. Celle-ci avait aussi pour mission de passer chez nous lorsque je restais seul, mais elle ne s'acquittait pas toujours de cette tâche si bien qu'un jour j'étais sorti sur le palier et j'avais descendu les deux étages qui me séparaient du sous-sol. Je me trouvai dans les caves où régnait l'obscurité. Quand ma mère revint et qu'elle vit la porte ouverte elle se rendit compte de ma fugue. Elle courut dans la rue pour m'apercevoir en criant mon nom. Puis elle interrogea la voisine qui piteusement lui dit qu'elle n'avait rien vu.

– Faut-il avertir la police ? Demanda-t-elle à ma mère pour lui rendre service.

– Non, cherchons encore un peu.

Toutes les possibilités furent envisagées.

– Il n'a pas pu aller bien loin dit mon père. Réfléchissons, est-ce qu'il est monté dans les étages ?

– Non personne ne l'a vu.

– Est-ce qu'il serait par hasard au sous-sol ? Allons voir.

Et c'est au pied d'une grosse poubelle que mes parents me trouvèrent assis à moitié endormi.

Quelle belle raclée j'ai reçue ce jour-là. Je m'en souviens encore. Elle fut efficace car depuis, l'idée de fuguer s'en est allée pour toujours.

Ce fut le dernier épisode de ma carrière d'aventurier.